

YAHIAOUI Messaouda

Université d'Alger
Faculté des Sciences Humaines et des Sciences Sociales
Département d'histoire

**“Encyclopédie des
chahidate et
moudjahidate”
1954-1962**

La Femme Moudjahida

INTRODUCTION :

Consacrer du temps à l'histoire des femmes de mon pays est un devoir de mémoire. Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire, les algériennes ont beaucoup donné pour que vive l'Algérie. Je suis allée au devant des témoignages parce que je considère que témoigner, ce n'est pas seulement se dire, parler de son expérience, mais c'est aussi faire acte d'un devoir de mémoire envers la jeune génération.

Ce qui m'a le plus frappée lors des interviews avec les moudjahidate, c'est que leurs témoignages sont empreints de pudeur et de modestie. "Je n'ai rien fait..." ou bien "Il est gênant de parler de soi quand des milliers de sœurs et de frères ont fait don de leur vie". Pourtant de ces années de lutte et de souffrance, leur mémoire garde des séquelles physiques et psychologiques. Celles qui ont participé à "la bataille d'Alger" (1957-1958), n'oublient pas de sitôt les Graziani, les Chabane, le capitaine Leger, Schmit et autres.

Il faut remonter à l'agression coloniale de 1830 pour mieux comprendre, pourquoi il a fallu une révolution armée de sept ans et demi et un million et demi de martyrs pour que l'Algérie, après plus d'un siècle de colonialisme, renaisse tel "un phœnix de ses cendres".

Je mettrai en exergue les phrases du Comte d'Herisson auteur de l'ouvrage : **La chasse à l'homme, guerres d'Algérie** écrites en préface, "J'ai choisi de notre histoire, dans ce pays, l'époque la moins connue. On se battait contre une nation toute entière, animée par le double fanatisme de la patrie et de la religion ; la guerre en acquérait un caractère plus violent et plus sombre, et donnait lieu à des répressions atroces, commandées peut-être par la nécessité mais que répudiaient le droit des gens et l'honneur d'une grande nation. Ce n'est pas une guerre, on assassine un peuple" (1). Le comte d'Herisson prend le contre-pied du discours du 1^{er} mai 1830, du Duc de Bourmont, fait à l'armée française stationnée à Toulon. "Nous allons civiliser les indigènes, les délivrer du joug du turc sanguinaire". Or les témoignages d'officiers français ne laissent aucune illusion quant à l'ampleur des atrocités commises en Algérie.

Le témoignage du colonel Robin dans son ouvrage "L'insurrection de la Grande Kabylie" suffit à lui seul", En Algérie,

ce qu'on voulait prendre, c'est d'abord la terre''. Puis le colonel Robin fait preuve de mépris et de racisme à l'encontre de tout un peuple. Il donne sa version des "droits de l'homme" lorsqu'il s'agit des "indigènes d'Algérie". " Si on agissait dans les guerres entre nations européennes comme nous l'avons fait en Algérie à l'égard des indigènes, on trouverait cela monstrueux, mais quand on a affaire à des populations qui ne passent pas pour civilisées, on n'a pas à se gêner. Ce sont les droits supérieurs de la civilisation, une notion spéciale et une méthode radicale de porter la civilisation. On croyait poursuit le colonel Robin, que les lois de l'humanité étaient les mêmes pour tous. Aujourd'hui on ne pense plus de même, la fin justifie les moyens. Leur sol recèle des richesses qu'on ne peut raisonnablement laisser à des gens qui ne doivent en avoir que faire" (2).

Cette citation permet de mieux comprendre les atrocités commises pendant la guerre de libération nationale, d'autant plus que le pétrole venait de jaillir du Sahara algérien. Des pans de notre histoire sont dévoilés avec ce qu'ils recèlent en horreur et en crimes.

Jean Luc Einaudi(3), le général Aussaresses (4) ont contribué à lever une infime partie de ce voile à travers leurs témoignages.

C'est pour cela, et pour fixer un peu l'histoire de la révolution, que je me suis proposée de me pencher sur la contribution de la femme, contribution aux hauts faits d'armes de l'algérienne, à partir d'interviews, d'enquêtes et de consultation des journaux de l'époque.

La femme algérienne musulmane, pendant la période coloniale (1830-1962), par conséquent dans un contexte conflictuel a eu à subir la barbarie coloniale dont les historiens n'ont pas encore tout à fait exhumé ses différents aspects, tout comme par ailleurs son partenaire dans ce drame, l'homme algérien.

Le plan dans cette étude est le suivant.

I – Cette femme a été tout à fait impliquée dès le début de l'agression coloniale, dans la **résistance armée**. Je parlerai de **Lella Zohra**, aux côtés de son fils l'Emir Abdelkader (1832-1847) même si cette algérienne n'a pas elle-même commandé cette résistance armée, comme **Lella Fatma N'soumer**.

II – Cette femme a lutté pour la survie de sa famille en travaillant chez elle ou hors de chez elle, comme elle a su et pu préserver l'homogénéité de la cellule familiale, parce qu'elle a été **gardienne des valeurs nationales et identitaires du peuple algérien**

III – Elle s'est engagée dans le **mouvement national** et propagé l'idée de la révolution dans la société féminine.

IV – Enfin, a participé dès 1954 à la **guerre de libération nationale**, prête au sacrifice suprême et à celui des siens, père, époux, fils, frère en tant que partie intégrante du peuple algérien.

I – Résistance armée 1830 – 1900

Nous avons tous en mémoire et dans nos cœurs cette jeune fille, Sid Ahmed Fatma, née précisément l'année même de l'agression coloniale en 1830, dans les montagnes du Djurdjura - Lalla Fatma N'soumer va affronter, 23 années plus tard à la tête de moudjahidate (de ses frères Si Mohand Tayeb et si Tahar ainsi que Sid Mohamed Benabdellah) les troupes ennemies des généraux MacMahon, Yusuf, de Renault, du Maréchal Randon, son fidèle ennemi pendant les quatre années de luttes héroïques. Invincible, elle exaspéra les français qui unirent leurs forces en 1857 pour en venir à bout, en vain. Elle se replia le 10 juillet 1857 protégeant femme et enfants surprise après la trahison d'un des siens. Le Maréchal Randon, la surnommant "La Jeanne D'Arc d'Algérie", lui rendit les honneurs, comme Bigeard, de triste mémoire les rendit, un siècle plus tard à un autre héros algérien, Larbi Ben M'Hidi.

Une autre figure me vient à l'esprit, celle d'une mère cette fois d'un résistant illustre, l'Emir Abdelkader, Lalla Zohra. Selon le témoignage du Comte d'Herisson dans **Chasse à l'homme**, c'est à Lalla Zohra, mère de l'émir Abdelkader et aux autres femmes de soigner, nourrir les blessés et prisonniers français. L'auteur, prisonnier, lui-même raconte qu'il a été reçu avec beaucoup d'égards par Lalla Zohra, dans sa propre tente en même temps que les autres officiers français, rescapés lors de leur défaite à Aïn Temouchent infligée par son propre fils l'Emir, le 26 septembre 1845. Il écrit "Avec dignité, elle nous rappela les événements puis elle s'écria, Qu'êtes vous venu faire dans notre pays ? Il reposait calme et prospère

et vous avez semé les orages et la désolation de la guerre ! Peut être que Dieu tout puissant vous rendra-t-il en un jour le pardon, à votre pays et à vos familles ." (5). Quelle leçon d'humanisme ! Dirions-nous. Elle contredit la thèse colonialiste d'une conquête au nom de la propagation d'une civilisation "pseudo supérieure".

Il est peut être intéressant d'évoquer très vite, une manifestation de la présence des femmes : Les "you-you" sont souvent mentionnés dans les récits d'officiers français et dans les mémoires aussi, des militants du mouvement national. Le colonel Robin rapporte qu'en 1871 , les "you-you cris stridents glaçaient d'effroi le sang des soldats" . L'impact psychologique atteint, était évident. Par contre dit-il "les you-you des femmes et des filles des Ouled Mokrane qui retentissaient du cœur de la Zmela de Boumezrag, véritable forteresse, soutenaient les combattants" (6).

Les "you-you" retentirent aussi à Paris, lors de la conférence de l'Emir Khaled, le 12 juillet 1922 et le 2 août 1936, au stade municipal d'Alger (au retour du Congrès Musulman) lors du discours de Messali Hadj (président de l'**Etoile Nord Africaine** , E.N.A.).

Les "you-you" des moudjahidate incarcérées dans la prison Barberousse et autres geôles coloniales accompagnaient jusqu'à la guillotine leurs frères de combat, pour qu'ils sachent que le don de leur vie n'est pas vain, que le combat continue ; You-you repris par les femmes de la Casbah ,racontent les moudjahidate, pour défier la cruauté des tortionnaires, Graziani, Aussaresses et autres.

II Résistance à l'acculturation et militantisme politique 1900-1954

2.1. Situation socio-économique de l'Algérienne :

Entre les périodes des hauts faits d'armes, que connaît-on des algériennes? Celle du début du vingtième siècle, par exemple, Si le "regard colonial" n'a pu percer "son mystère" nous savons, nous, ses arrières petites filles, qu'elle avait consenti dans la discrétion la plus absolue, dans le cercle rassurant de sa maison, à tous les sacrifices qu'on pouvait attendre d'elle, privations, blessures morales car objet de curiosité du colonisateur, appelée péjorativement par le chantre de l'idéologie colonialiste, le professeur de lettres et académicien, Louis

Bertrand, "Fantômes voilés de blanc" ou encore "barque à voile". Elle avait consacré comme la mère Aïni de Dar Esbitar, récit de Mohamed Dib, **La grande maison** toutes les ressources de son ingéniosité pour apaiser la faim de ses enfants(7). Les représentations féminines sur les toiles de Delacroix, **Femmes d'Alger** par exemple, où dans les romans exotiques, évoquant un Orient factice, étaient à contre-courant de la réalité en ce début du XXe siècle.

Une enquête faite par Mlle Laloë, sur les femmes de la Casbah et de Belcourt en 1909-1910, (rue par rue) sur demande du Gouverneur Général d'Algérie montre: que les algériennes travaillent, surtout à domicile, pour apporter un appoint précieux au gain très souvent insuffisant du chef de famille. Car si on remontait plus haut dans l'histoire, la colonisation terrienne avait déjà dans la deuxième partie du XIX siècle, déstructurée le monde algérien entraînant la paupérisation, l'appauvrissement et la désorganisation sociale de l'Algérie rurale. L'exode rurale se fait vers les quartiers musulmans des grandes villes, qui deviennent surpeuplés, ce qui a fait apparaître sur le plan socio-économique la femme de ménage appelée péjorativement par les français "La Fatma" et le "yaouled" petit enfant de la rue, sans scolarisation ni avenir. La femme de ménage, a payé un lourd tribut à la révolution, cible de l'OAS (l'Organisation Armée secrète), car soupçonnée d'être agent de renseignement du FLN. Salan a été arrêté à Oran grâce à une "Fatma" précisément. Kateb Yacine a été impressionné par ce régiment de "voile blanc", qui dévalait dès cinq heures du matin de la Casbah vers les quartiers européens(8) (3000 femmes de ménage en 1942 pour la seule Casbah)(9).

La "Fatma" est donc la seule femme à être décrite dans les romans coloniaux du début du siècle car il était difficile sinon interdit d'entrer dans les intérieurs des quartiers musulmans, intérieurs devenus refuge et repli de l'Algérien. Dans ces lieux, dans les maisons musulmanes, la chanson de la machine à coudre traduisait la difficulté de la vie matérielle bien avant que Mohamed Dib ne témoigne pour la ville de Tlemcen à travers son roman. Couturière, cette femme était aussi brodeuse, tisseuse (10).

Les femmes qui travaillent hors de chez elles, sont soit très jeunes (6 à 12 ans), soit âgées, car les jeunes filles, se mariaient assez

jeunes, selon les statistiques du 31 octobre 1954, 36% entre 15 et 19 ans, 76 % entre 20 et 24 ans. En plus de cela, les filles souffrent, un peu plus que les garçons du manque d'instruction, seulement 4.5 % des petites filles en âge d'être scolarisées sont alphabétisées. Les filles n'avaient accès qu'à des petits métiers pénibles et mal payés quand elles trouvaient encore à s'employer dans la fabrique d'allumettes (Alger), dans les manufactures de textiles, de tapis (à Tlemcen) Les statistiques donnaient pour 1954 que seul 1,7% du monde actif féminin avait une qualification moyenne. De plus, elles souffraient aussi, comme toute la société algérienne par ailleurs, du manque de soins médicaux.

2.2. Résistance à l'acculturation

Pourtant si les Algériens avaient refusé l'école française jusqu'au début du XXe siècle, craignant pour leurs valeurs identitaires, ils avaient saisi le côté pratique du diplôme français et ne cessaient alors (Oulémas, partis politiques, associations..) de réclamer l'instruction en arabe et en français, pour les petites filles comme pour les garçons : "Instruisez nos sœurs, nos filles, nos voisines". En résumé, il y eut en 1954 : 24 filles étudiantes à Alger pour 519 garçons sur une population de 8 millions (la première étudiante apparut en 1927)(11). Entre temps, la société musulmane, nous le savons, se mobilisa. Des écoles, des medersas libres s'ouvrirent aux filles et aux garçons sous l'impulsion des oulémas et du mouvement national (12) et donnèrent au PPA - MTLN et à la révolution de 1954, de nombreuses militantes.

Dans le monde rural, les femmes ont de tout temps participé aux durs travaux agricoles au côté de l'homme. Elles sont aussi potières, tisseuses, pour subvenir aux besoins de leurs familles. Elles jouèrent, un grand rôle dans la révolution nationale.

Il faut peut être dire un petit mot de la résistance de la femme algérienne à l'acculturation. Car malgré la faiblesse des ressources financières, sa vie dans son foyer, se passe sans "misérabilisme", témoigne Mlle Laloe qui est frappée surtout par la propreté des intérieurs, par une véritable hiérarchisation, par un sens de l'organisation remarquable en ce qui concerne la répartition des tâches domestiques et des tâches d'éducation des enfants dans chaque famille : "Leur joie de vivre écrit cette française, s'exprime une fois le ménage terminé, de monter avec les enfants rejoindre les autres

femmes de la maison sur les terrasses"(13). Ces terrasses de la Casbah dominant la magnifique baie d'Alger, sont de véritable paradis féminin (14) où les femmes se transforment en conteuses, poétesses et se transmettent les nouvelles du jour que les femmes de ménage en général rapportaient du dehors.

Toute cette vie échappe à la colonisation et exaspère les idéologues du "comment maintenir la France en Algérie" ? Pourquoi dirions-nous ? Mais parce que cette femme sur la terrasse, par ses contes, entretient la mémoire collective du peuple algérien, même si elle a recours au passé, à tout ce qui se situe dans l'histoire anté-coloniale. La femme a joué un grand rôle dans la résistance à l'acculturation car elle était la première éducatrice de l'enfant et le pivot essentiel de la famille. Conservatrice, elle rejetait tout mimétisme des mœurs importées par les colonisateurs. Toutes celles qui transgressaient les règles devenaient suspectes d'être "M'tournia" (retournée) et tenues à distance pour éviter toute influence.

Cheikh Bachir Ibrahimi donne le sens de ce conservatisme "C'est une force de résistance à l'invasion étrangère". Tewfiq El Madani, Si Djillali Abderahmane et tant d'autres hommes de culture et de religion remarquent que dans le traditionalisme des femmes, il y a un signe consolateur "si le nationalisme s'y résout disent-ils c'est qu'il y voit un refuge". (15).

Les théoriciens européens de «l'assimilation», du peuple algérien (huit millions à quelques six cent mille français) avançaient que pour réussir cette assimilation, il fallait procéder à "la conquête morale" de la femme algérienne, partant du principe que "éduquer une femme, c'est éduquer une famille, puis une nation" (16). Nous rappelons que le problème politique entre 1919-1939, tournait autour de la théorie "de l'assimilation avec ou sans le maintien du statut musulman" théorie que refusaient les partis nationalistes l'E.N.A. et le P.P.A (Parti du peuple algérien). Or pas plus que les algériens, les européens d'Algérie ne voulaient l'assimilation. Pour les premiers, il ne pouvait être question d'abandonner leur personnalité, pour les européens, il n'était pas question de mettre fin au système colonial, source de leurs privilèges et de leur domination.

L'inspecteur des communes mixtes du Sud constantinois Octave Depont qui a combattu l'insurrection des Aurès de 1916, écrit en 1928, "La clef de la porte de la société indigène est entre les mains de la femme, gardienne fidèle et irréductible de la préservation et de la conservation de la race"(17). On comprend mieux pourquoi, coïncidant avec la montée du mouvement féministe en France et en Europe, des romans, essais ethnographiques, enquêtes, parurent, écrits par des françaises de France et d'Algérie sur l'Algérienne, alors absente de la scène politique et de la scène littéraire. Ces françaises d'un milieu bourgeois (femmes avocates, juges, enseignantes, journalistes), insistèrent sur la vie de la musulmane, dans ce qu'elle avait de plus archaïque et donnèrent à leurs divers écrits des titres, **femme chaouia des Aurès., femme arabe, femme kabyle, Naïla, Targui, Femme mozabite**, insistant sur l'appartenance ethnique de la femme et avançant la théorie de la diversité des « populations indigènes ». Pourquoi ? Si ce n'est "diviser pour régner" selon la vieille politique française. Une pyramide coloniale fut alors vite élaborée dans ces romans. La paysanne française est placée au sommet comme référence à atteindre. Ainsi, l'Algérie musulmane a travers ses femmes, n'avait par conséquent pas d'unité sociale selon elles. Les œuvres ethnographiques, récits et discours coloniaux de l'entre deux guerres s'inscrivirent, pour la plupart dans le langage politico-idéologique de l'époque à savoir "assimilation après abandon du statut personnel".

Les tentatives infructueuses en 1958 des centres de Madame Massu aidée par l'institutrice Sid Cara Nafissa (quelques vieilles femmes appelées à brûler leurs voiles et voilettes), sont la preuve du rejet par la musulmane de toute compromission avec la colonisation.

III. Militantisme politique (1920-1954) :

- Les femmes ont milité dans les partis politiques très tôt. Elles sont en général instruites (lycéennes, étudiantes, sages-femmes). Elles s'organisent en cellules strictement féminines clandestines et adhèrent au PPA à partir de 1936.

Elles militent aussi en 1944-1945 dans les organisations estudiantines. **L'A.E.M.N.A** (Association des Etudiants Musulmans Nord Africains), puis plus tard dans **l'U.G.E.M.A.** (Union Générale des Etudiants Musulmans Algériens).

forger les nouvelles générations. c'est de vous que dépend l'avenir du pays"

Les filles aisées comme la lycéenne Meriem Bouattoura, où d'un milieu modeste comme l'adolescente Baya Hocine ont tout donné, l'une sa jeune vie, l'autre a été condamnée à mort, à peine sortie de l'adolescence pour que vive leur pays l'Algérie.

Les moudjahidate n'ont pas eu à vrai dire mais plusieurs rôles. Elles ont été là où la révolution avait besoin d'elles.

- moudjahidate dans la guérilla urbaine,
- dans la campagne
- dans le secteur sanitaire
- dans les services de renseignements
- Morchidate ou commissaire politique.
- Organisatrices sociales aux frontières : Est, Ouest.
- Ambassadrices de la révolution en marche.
- Manifestantes du 11 décembre 1960, du 17 octobre 1961.
- Les moudjahidate d'origine européenne.
- Les moudjahidate de la wilaya VII (France)

Le rôle de la moujahida a été défini dans un fascicule intitulé "Organisation de la femme combattante, signé : **République algérienne, Front et Armée de Libération Nationale, Région I Zone I** (en annexe)

Ce qui motive l'adhésion ? interviewées, les moudjahidate nous répondent, "avoir été fortement marquées par les événements du 8 mai 1945 où certaines perdirent un père, un grand frère, la lecture de la presse nationaliste, l'écoute clandestine de la radio nationaliste, les arrestations de la famille, des voisins, les injustices, les souffrances, les privations, les humiliations...". Les moudjahidate d'origine européenne et les moudjahidate issues de familles aisées insistent sur les conditions sociales déplorables alors du peuple algérien, ces dernières ont été les éléments clefs d'une prise de conscience aiguë : "Il faut que cela cesse, quel que soit le prix à payer".

La grève des études en mai 1956 poussera les lycéennes et les étudiantes à entrer en clandestinité et à rejoindre les maquis . Les femmes sont très efficaces dans les villes, elles sont agents de liaison,

se chargent de collecte et de transport d'armes, de tracts, de médicaments. Certaines nous racontent "C'est le grand frère, le voisin, l'ami, le collègue de travail qui nous a aidé à intégrer l'armée de libération nationale".

4-1 Les moudjahidate dans la lutte urbaine :

Elles se sont révélées indispensables, dans les villes parce qu'elles se fondent plus facilement dans la population coloniale allant jusqu'à accentuer leur ressemblance avec les européennes pour déjouer la surveillance de l'armée française. Elles ont participé à des actions de "fida" (Meriem Bouattoura, Zahia Hamidou, Souad Chellag. Entre-autres.) Elles ont été agents de liaison, transporteuses de produits explosifs, de médicaments (Hassiba Ben Bouali...), des documents, des fonds collectés. Elles ont hébergé et transporté des hauts responsables du Comité de Coordination et d'Exécution C.C.E. tels que, Abane Ramdane (par Benosmane Zekkal Fatima, Nafissa Laham, Mamia Chentouf), Ben Mhidi, Dahlab, Ouamrane, Benyoucef Benkheda.

Yacef Saadi dans ses mémoires, **La bataille d'Alger**, Zohra Drif, (une des responsables de la Zone autonome d'Alger), dans son interview relatent que : « sans le secours des femmes, l'action de la Zone autonome, n'aurait pu réussir », notamment en ce qui concerne la préparation de la grève des huit jours (28 janvier - 7 février 1957) car il a fallu informer, structurer les habitants de la Casbah et transmettre les directives. Le concours des femmes du milieu de la culture, artistes, chanteuses, comédiennes, (Fadila Dziria, Goucem Madani, Fatim Zohra Achour, Aouicha), réunies chez le Bachagha Boutaleb fut déterminant quant au succès de la grève, celle-ci entamée pour donner une audience internationale à la « cause algérienne ». Ces dernières se déplaçant de fête en fête et de maison en maison, n'attiraient pas par conséquent l'attention et elles s'avéraient être les meilleurs agents de transmission des instructions des responsables de la révolution.

La lecture de la presse coloniale, notamment "**L'Echo d'Alger**", révèle à l'opinion publique l'ampleur du rôle des femmes dans la guerre urbaine, que l'autorité coloniale appelait de façon réductrice "les poseuses de bombes". Or poser des bombes devenait une nécessité en réponse au nombre de plus en plus croissant des moudjahidine guillotinés. L'Etat Major de la zone autonome fit appel à

la femme pour le transport des explosifs et des bombes, (Malika Koriche, Djamila Boupacha, Djamila Bouazza, Djamila Bouhired, Ighilahriz Malika et Louisa, Djamila akrou, Baya Hocine, Zhor Zerari, Zahia Kherfellah, Samia Lakhdari Danielle Minne, Ourida Meddad, Zohra Drif, Fella Mahfoud, Belgaid Ghania, Taglit Zahia... et tant d'autres héroïnes à travers le territoire). Toutes avaient eu à accomplir d'autres missions avant celles-ci.

Alger venait d'être livré à Massu qui en plus des pouvoirs militaires, se voyait attribuer les pouvoirs de police le 7 janvier 1957. Encerclement, étai rigoureux, surveillance permanente par trente mille hommes de toutes armes confondues, la Casbah se vit assiéger ainsi. Le couvre-feu fut instauré. Les arrestations sauvages, les disparitions meurtrières furent le triste lot de la Casbah, lorsque ses habitants ne furent pas soufflés en plein sommeil par une bombe puissante, comme ce fut le cas de la rue de Thèbes (fait de miliciens européens). C'est ainsi, que pour desserrer l'étai, la Zone autonome eu recours aux bombes.

Ces femmes payèrent un lourd tribut. Arrêtées elles furent torturées pour la plupart ; nombreuses sont celles qui se rappellent encore les centres de torture comme l'école Sarrouy, l'école Gambetta où fut "suicidée" (jetée par la fenêtre) Ourida Meddad (20 ans) en août 1957, pour ne pas citer les autres lieux de torture aux Tagarins, à Birtraria, à El Biar, à Hydra, au Boulevard Bru, (villa Suzini, villa Nador...).

4-2 Dans les campagnes, en milieu rural.

Les femmes moussebilate et moudjahidate ne se comptent pas. Elles ont entre autre, apporté un soutien logistique vital aux djounoud de l'ALN. Humbles et effacées, celles que j'ai pu rencontrer disent que "servir la révolution c'était aussi naturel que d'élever nos propres enfants". Elles ont fait de leurs demeures des "merkez" pour djounoud, des postes de relais, de commandement, d'abris, d'intendance. Elles ont nourri, lavé les tenues, caché les armes, fait le guet, renseigné sur les mouvements des troupes ennemies, fait des collectes et ce jusqu'à l'indépendance. Très souvent, les femmes interviewées étaient mères ou femmes de moudjahid ou de chahid elles mêmes. Certaines ont dirigé des bases vie importantes, (une moussabila des Aurès-

Nemenchas Wilaya I se rappelle avoir reçu jusqu'à 200 djounoud à la fois).

4-3 Les moudjahidate du renseignement

Les contrôleuses de l'armée.

La grève du 19 mai 1956 poussa à la clandestinité de nombreuses étudiantes et lycéennes qui activaient déjà dans la Wilaya V et aux frontières. En ce qui concerne les contrôleuses de l'armée, elles étaient déjà militantes, structurées au sein de l'UGEMA (Hadjadj Malika, Rachida Miri à Oujda entre autres). Nous avons interviewé quatre moudjahidate du M.A.L.G. (Ministère de l'armement et des liaisons général) contrôleuses de l'ALN à leur début, il s'agit de Rachida Miri, Malika Hadjaj (Boudoukha), Ouali Aouici (Senoussi), Chellali Yamina. Elles étaient au départ en 1956, huit filles et neuf garçons à entrer en clandestinité à Oudjda au domicile du président de l'UGEMA, Omar Gharbi, elles suivirent un stage de formation politico militaire, sous la vigilance de Si-Mabrouk (Boussouf), sanctionné par un examen approfondi auquel participait Houari Boumediene, disent-elles. Ces jeunes gens étaient investis d'une mission, dans un premier temps, "contrôleurs de l'armée" à savoir ici celle de la wilaya V. Les jeunes filles rejoignirent la wilaya par groupe de deux (une fille, un garçon) et les zones imparties à pied, les épaules chargées d'armes et de munitions. Certaines ne revinrent pas à leur base, car tombées au champ d'honneur (Hadj Slimane Fouzia, Chellali Khadidja, Rahal Latifa...) Les femmes au cours de leur mission étaient travesties en hommes et astreintes aux mêmes devoirs que les djounoud (tour de garde...) pour ne pas attirer l'attention des djounoud inspectés.

Les moudjahidate contrôleuses de l'armée avaient avant tout un rôle de renseignement et d'information sur le plan de l'organisation générale de la zone à contrôler. Les femmes contrôleuses s'occupaient des questions relevant de l'organisation féminine. Sur le plan politique (c'est le domaine essentiel de l'activité de contrôleuses), elles devaient examiner les structures de l'organisation politique, voir quelles étaient les relations peuple-FLN, faire un rapport sur le moral du peuple, sur la propagande ennemie au sein du peuple, sur les assemblées populaires et leur organisation, sur leurs attributions et leur audience au sein de la population algérienne.

De plus chaque contrôleuse avait une mission particulière, ainsi pour la zone I par exemple, il était question que la contrôleuse Messaouda (Hadjadj) rejoigne la ville de Tlemcen voilée, (étant native de cette ville elle-même, elle avait des facilités) pour enquêter sur l'existence du MNA., sur le régionalisme, sur la situation matérielle du peuple, et contrôler l'organisation féminine de Tlemcen et de Maghnia (l'ordre de mission est tamponné "**Armée de libération nationale, Algérie, Le commandement**").

De retour à la base à Oujda, chacune avait des tâches spécifiques, toujours dans la clandestinité : décodage de message, documentation, écoutes, découpage de la presse, fichier à constituer. A partir de 1959, ces jeunes filles sont à l'Etat Major de la base Ouest où elles s'occupent de l'organisation féminine. Elles contribuent au rapatriement de 1962.

4-4 Les moumaridate : moudjahidate du corps médical

Elles ont été particulièrement utiles dans les différents services de santé montés par les commandants des wilayate. Les jeunes filles moumaridate avaient avant de rejoindre l'ALN et les maquis, un niveau scolaire satisfaisant (lycéennes comme Meriem Bouattoura, Massica Benziza, Yamina Cherrad, chahidate de la wilaya II, par exemple).

Certaines sortaient des meilleurs établissements publics (les quinze élèves infirmières de l'Ecole Paramédicale d'Oran dont quatre d'entre elles tombèrent au champ d'honneur), de la "Rachidia", école franco-musulmane d'infirmière ou encore de l'école d'infirmière de la Croix Rouge - Marie Feuillet (Benyahia Zohra qui a tenu un hôpital de campagne en wilaya V, travaillait auparavant chez un médecin privé et suivait des cours à Marie Feuillet Croix Rouge).

Pour celles qui n'étaient pas infirmières déjà, ou médecin (comme Hamoud, Laliem Nafissa, Wilaya III), avant de rejoindre les rangs de l'ALN, elles recevaient une solide formation paramédicale dispensée par le docteur Lamine Khene, le professeur Toumi, (wilaya II), le docteur (chahid) Youcef Damerdjil (Wilaya V), Nafissa Hamoud Laliem et Mustapha Laliem (wilaya III), pour ne citer que ces médecins moudjahidine pour exemple, de plus elles recevaient

aussi une solide formation politique et militaire des responsables des Wilayate.

Cette double formation leur a permis d'accomplir une mission polyvalente remarquable auprès de la population rurale. Elles prodiguaient des soins, donnaient des cours de puériculture aux femmes des douars ainsi que des cours d'alphabétisation. Elles ont aussi servi de mouchidate en se fondant dans la population des campagnes. Les moucharidate, appréciées et aimées par tous, (enfants et adultes) ont sensibilisé la population en appelant à la vigilance politique pour contrer l'action psychologique des S.A.S.(Section administrative et spéciale). Les troupes coloniales recherchaient particulièrement les moucharidate parce qu'elles connaissaient l'impact morale que ces moudjahidate avaient sur les djounoud et la population.

Des équipes d'infirmières très performantes, se sont ainsi formées d'Est en Ouest et du Nord et Sud. Nous citons quelques cas par exemple dans l'équipe du docteur Lamine Khene (Wilaya II), les jeunes infirmières Meriem Bouattoura et Massica Benziza à elles seules, avaient la charge de deux hôpitaux de 1956 à 1959, Yamina Cherrad devait diriger à elle seule un hôpital de campagne de 1956 à 1962. Une autre équipe de sœurs et amies de la région de Batna, s'est dévouée dans les monts des Aurès (wilaya I). Il faudrait consacrer tout un ouvrage pour toutes ces jeunes filles d'Algérie, tant le nombre fut important et l'héroïsme impressionnant. Leur dévouement allait jusqu'au don suprême de leur vie (le nombre des chahidate en fait foi).

C'est ainsi que lorsque le commandement de la révolution (en 1959) a voulu faire gagner les frontières à bon nombre d'entre elles pour compléter leur formation à l'étranger, de nombreuses moudjahidate préférèrent rester à leurs postes et tombèrent au champ d'honneur les armes à la main, défendant leurs djounoud blessés. Nous évoquons, ici, entre autres, Malika Gaid (wilaya III), Massica Benziza, Meriem Bouattoura (Wilaya II). Cette dernière refusa de rejoindre Tunis en 1959 et insista pour être fidaïa à Constantine où elle mourut les armes à la main en 1961. (La dépouille n'a jamais été rendue à sa famille et n'a pas eu de sépulture comme des milliers de chouhada de

la ferme "Ameziane" autre lieu de torture à Constantine, Mériem y a été achevée).

4-5 Les morchidate ou commissaires politiques

Le corps des morchidate fut créé en 1958, selon la morchida Kisserli Zoubaida, (wilaya II). Les morchidate veillaient à la diffusion, l'explication et l'application des orientations politiques. Leurs activités devaient contrer la propagande des S.A.S. (Section Administrative Spéciale), des organisations féminines contre révolutionnaires mises sur pied par l'armée coloniale (harkiate). Les morchidate donc encadraient les femmes en les organisant en cellules. A la tête de chaque cellule, elles plaçaient en la responsabilisant une femme de moudjahid ou de chahid. Cette cellule était chargée d'espionner les forces ennemies et de récolter des renseignements sur les S.A.S. Zoubida Kiserli, devait poursuivre sa mission jusqu'à l'indépendance.

4-6 Les organisatrices sociales

Les bombardements, le recours au napalm, le crime organisé à fait fuir hors des frontières femmes et enfants quand ils le pouvaient encore. ainsi se sont développés des camps de regroupement d'algériens très proches des frontières (à l'est à Ghardimaou, le Kef, "Dachrat El Moudjahid", "Dachrat Emir Abd-el-Kader", à l'ouest les bases d'Oujda Casablanca...).

Les moudjahidate qui s'étaient mise au service de leurs compatriotes dans ces camps, venaient d'horizons divers. C'est ainsi que madame Sekkai Medjoub Saleha, de "Dechrat el moudjahid" a été dans sa ville natale, Constantine, (wilaya II) agent de liaison, soupçonnée et surveillée par la police coloniale, elle arrive à se rendre en France, puis rejoint la Tunisie (Kef) et Dechrat El Moudjahid où elle soigne, enseigne et forme les jeunes réfugiées algériennes tout autant par ailleurs que les tunisiennes démunies de cette région. Avec Medjoub Saleha, se trouvaient les sœurs Djeflal (Omheni et Sakhria) qui venaient de Lyon, France. Elles appartenaient à la Fédération de France (soutien aux détenus politiques et à leurs famille). Sur le point d'être arrêtées, elles furent transférées en Tunisie par précaution.

Nous pouvons citer entre autres , le Madame Mentouri (Ait Idir Malika), infirmière au Maroc en 1954, qui rejoint la révolution en Tunisie et exerce en tant qu'anesthésiste jusqu'en 1962 dans le secteur sanitaire auprès des médecins algériens (Nekkache, Metidji et Mentouri), Madame Tounsi (Chaali Yamina), moujahida dans une cellule politique à Tlemcen (wilaya V) sur le point d'être arrêtée, rejoint le Maroc. Morchida, elle est aussi responsable de l'organisation féminine algérienne du nord Maroc, aidée par des assistantes algériennes (Allouache, Dali Aouicha, Saleha Zemouchi...). Elles organisent les œuvres sociales, le soutien psychologique des familles, la prise en charge des enfants de moudjahidine et de chouchada (éducation, circoncision colonie de vacances), la formation professionnelle des moudjahidate évacuées des maquis algériens .

Toutes ces moudjahidate animèrent les compagnes de vaccination dans les bases Est et Ouest en mai 1962 préparant le retour des réfugiés.

Dans cette étude rapide, nous ne pouvons citer toutes celles qui se sont dévouées à leur peuple .

4-7 Les moudjahidate d'origine européenne

Eprises d'égalité, de fraternité et de justice sociale, des femmes françaises (de France ou ayant vécues en Algérie) ont soutenu la cause de la révolution algérienne.

Elles ont transporté des documents, de l'argent, des bombes, des armes au péril de leur vie. Elles viennent d'horizons divers : certaines faisaient partie des C.D.L. (Combattants de la Liberté, du parti communiste algérien P.C.A), citons Jacqueline Guerroudj (épouse d'Ahmed Guerroudj) et sa fille Danielle Minne Madame Amrane Djamila (second prénom de Danielle). Jacqueline Guerroudj, française de France est incorporée au F.L.N., elles transporte des bombes. Jacqueline connut les prisons d'Algérie et de France. Sa fille Danielle Minne arrêtée à l'âge de 17 ans avait déposé en 1957 une bombe avec Zahia Kherfellah à la "Cafétéria" (Alger). Annie Steiner, catholique "pied-noir" dit avoir été "touchée par la misère du peuple algérien", refuse le système coloniale, s'implique dans la révolution et connaîtra elle aussi le circuit des prisons coloniales. Elle est auteur de

"Barberousse, mes sœurs", film en hommage aux moudjahidate, incarcérées en même tant qu'elle-même à Barberousse.

Raymonde Peschar combattante dans les rangs de l'ALN fut interceptée dans la wilaya III en même temps que Nafissa et Mustapha Laliem et Danielle Minne, a refusé de se rendre et mourût les armes à la main.

Evoquons aussi Mimi Moatti, du secteur sanitaire qui est restée au service de l'Algérie indépendante dans la santé.

D'autres femmes en France, "les porteuses de valises", celles de la fédération de France (wilaya 7) mériteraient qu'on s'y arrête.

Il faut rendre hommage à toutes ces femmes, de différentes confessions (juive, chrétienne), de différentes conditions (petite bourgeoisie, grosse colonisation), de différentes tendances politiques (communiste, socialiste, syndicaliste). Celles-ci révoltées par les méfaits du colonialisme disaient dans un sursaut de mauvaise conscience: "j'étais complexée d'être européenne !" ou encore "je ne savais pas".

4-8 Les moudjahidate, ambassadrices

Elle firent entendre la voix de l'Algérie dans les rencontres internationales féminines. Elles mobilisèrent les organisations féminines étrangères telle que la F.D.I.F (Fédération Démocratique Internationale des Femmes) qui a beaucoup aidée et soutenue les réfugiés aux frontières Est et Ouest jusqu'en 1962.

Des relations fraternelles s'établirent avec les femmes arabes et leurs organisations, Egypte (Fethi Bahiya), Syrie (Adla Jazairi), Irak (Naziha Duleimi Ministre), Maroc (princesse Lella Aicha, Fatima Hassan), Tunisie (Safia Zouitem de l'Union des femmes de Tunisie U.F.T. et Radia Haddad de l'U.N.F.T. Union Nationale des Femmes Tunisienne). Une délégation algérienne présidée par Mamia Chentouf participa au II Congrès de l'UNFT en Août 1960.

late,

Conclusion :fut
pha
es à

stée

s de

ntes
tite
ues
les
aise
ne

Les femmes se sont impliquées à un moment ou un autre dans la lutte de libération nationale. Elles ont payé un prix fort leur engagement tout au long de la révolution . Leur participation aux manifestations du 11 décembre 1960 en Algérie et du 17 octobre 1961 à Paris, fut remarquable. **El Moudjahid** n°86, du 1er novembre 1961 écrivait "Elles étaient les plus audacieuses et les plus courageuses. Elles sont toujours à la tête du cortège." Zohra Drif Bitat a fait cette réflexion avec justesse : "En vérité la place de la femme est celle qu'elle a voulue prendre et que ses capacités lui ont donné, car à mon sens, le fait important est que nous avons prouvé que si nous décidions d'entreprendre une action, il n'y a pas d'empêchement réellement absolu dans notre société."

A travers la longue histoire de notre pays, la femme a été toujours au cœur du combat , combat pour la survie, combat contre l'acculturation, combat pour la liberté et la préservation de l'identité et des valeurs intrinsèques de son peuple.

Annexe : Document sur le rôle de la moudjahida

tres
ons
que
less et
rak
ma
sie
nes
ouf

Notes :

- (01) - Le Comte d'Herisson : **Chasse à l'homme Guerres d'Algérie**, Paris, Editions Paul Ollendorf, 1898 Préface VIII.
- (02) - Robin (colonel) : **Insurrection de la Grande Kabylie 1871**, Paris, édition Gers 1889, p. 519 et 520
- (03) - Einaudi (Jean Luc) **la bataille de Paris, 17 octobre 1961**, Algérie Média plus 1991.
- (04) - Aussaresses (Général) : **Services spéciaux, Algérie 1955 – 1957**, Editions Perrin France 2001
- (05) - Le Comte d'Herisson : **la Chasse à l'homme**, op. cit. p.140
- (06) - Robin (colonel) : **Insurrection de la Grande Kabylie** op. cit. p.130
- (07) - Dib (M) : **La grande Maison**, Paris Seuil 1952.
- (08) - Kateb (Y) et Djaad (A) : " Entretien" Alger, revue de presse, Maghreb proche et Moyen-Orient, n°234, avril 1985.
- (09) - Letellier (G) : "Vie économique de la Casbah", **AMINA** (revue Assistance Morale aux Indigènes Nord-Africains), n° 30 mars-avril 1942 , bulletin Association des Pères Blancs.
- (10) - Laloë (G) : **Le travail des femmes indigènes à Alger 1910**, Paris, Adolphe Jourdan 1910 p.26
- (11) - Pervillé (Guy) : **Les étudiants algériens de l'université d'Alger (1830-1962)**, Paris, éditions du CNRS, 1984 p.116 .
- (12) - Yahiaoui Messaouda : **Roman et société coloniale de l'entre deux-guerres 1919-1939**, ENAL-GAM Bruxelles, Alger 1984 (354p).
voir Hakima Mouhoub : **Les écoles libres et médersas de l'entre deux guerres**(DEA) voir Collot (Claude), Henri (Jeaan Robert) : **Le mouvement national algérien par les textes (1912-1954)**, OPU 2° édition Alger 1982.
- (13) - Laloë (G) : **Le travail des femmes indigènes à Alger** , op. cit. p.62
- (14) - Belhamissi (Moulay) : 'Paradis féminin, les terrasses du vieil Alger', article inédit
- (15) - El Madani (Tewfik) : **Kitab el Djazaïr**, Algerie Nation algérienne 1931
- voir Collot (C) et Henri (J.R.) **le mouvement national** op. cit.
- (16) - Chaton (J) : **La femme africaine**, TRN 203, décembre 1964.
- (17) - Depont (O) : **L'Algérie du centenaire**, Paris sirey 1928.